

Lettre à un américain,

J'ai quitté les Etats-Unis en avril 1943, pour rejoindre en Afrique du Nord mes compagnons de guerre de *Flight to Arras*. J'ai voyagé à bord d'un convoi américain. Ce convoi de trente navires transbordait des Etats-Unis en Afrique du Nord, cinquante mille soldats de chez vous. Quand, au réveil, je me promenais sur le pont, je retrouvais autour de moi cette ville en marche. Les trente navires pesaient puissamment sur la mer. Mais j'éprouvais autre chose qu'une simple sensation de puissance. Ce convoi évoquait pour moi l'allégresse d'une croisade.

Amis d'Amérique, je voudrais vous rendre pleinement justice. Un jour, peut-être, des litiges plus ou moins graves s'élèveront entre vous et nous. Toute nation est égoïste. Toute nation considère son égoïsme comme sacré. Il se peut que le sentiment de votre puissance matérielle vous fasse prendre aujourd'hui ou demain des avantages qui nous paraîtront nous léser injustement. Il se peut que s'élèvent un jour, entre vous et nous, des discussions plus ou moins graves. Si la guerre est toujours gagnée par les croyants, les traités de paix quelquefois sont dictés par les hommes d'affaires. Eh bien, si même un jour je forme dans mon cœur quelques reproches contre les décisions de ceux-là, ces reproches ne me feront jamais oublier la noblesse des buts de guerre de votre peuple. Sur la qualité de votre substance profonde, je rendrai toujours le même témoignage. Ce n'est pas pour la poursuite d'intérêts matériels que les mères des Etats-Unis ont donné leur fils. Ce n'est pas pour la poursuite d'intérêts matériels que ces garçons ont accepté le risque de mort. Je sais, et je dirai plus tard chez moi, en vue de quelle croisade spirituelle chacun de vous s'est donné à la guerre.

J'ai, parmi d'autres, deux souvenirs à verser comme preuves.

Voici la première.

Au cours de cette traversée en convoi, mêlé comme je l'étais à vos soldats, j'ai été nécessairement le spectateur de la propagande de guerre qui leur était destinée. Or, toute propagande est un monstre amoral qui, pour être efficace, fait appel à n'importe quel sentiment noble, vulgaire ou bas. Si vos soldats étaient partis en guerre pour la seule défense des intérêts américains, la propagande eût avant tout insisté chaque jour sur vos puits de pétrole, vos plantations de caoutchouc, vos marchés commerciaux menacés. Or c'est à peine si elle effleurait de tels sujets. S'il était parlé d'autre chose, c'est que les garçons de chez vous désiraient entendre autre chose. Et que leur disait-on qui pût motiver à leurs propres yeux le sacrifice de leur vie ? On leur parlait des otages pendus de Pologne. On leur parlait des otages fusillés de France. On leur racontait quelle nouvelle forme d'esclavage menaçait d'étouffer une partie de l'humanité. On leur parlait non d'eux-mêmes, mais des autres. On les faisait solidaires de tous les hommes de la terre. Les cinquante mille soldats de mon convoi partaient en guerre pour sauver, non le citoyen des Etats-Unis, mais l'Homme lui-même, le respect de l'Homme, la liberté de l'Homme, la grandeur de l'Homme. La noblesse de votre peuple imposait la même noblesse à la propagande. Si même un jour vos techniciens de la paix lèsent quelque chose de la France au nom de ces intérêts politiques et matériels, ils trahiront votre véritable visage. Comment oublierai-je pour quelle grande cause le peuple des Etats-Unis a combattu ?

Cette foi en vous a été confirmée à Tunis où je faisais parmi les vôtres, en juillet 1943, des missions de guerre sur Lightning. C'est ma seconde preuve. Un soir, un pilote américain de vingt ans invita mes camarades et moi à dîner. Il était tourmenté par un problème moral qui lui paraissait très important. Mais il était timide et ne se décidait pas à nous exposer son secret drame de conscience. Il nous fallut le faire boire un peu pour l'enhardir. Enfin, tout rougissant, il s'expliqua.

« J'ai effectué ce matin ma vingt-cinquième mission de guerre. C'était sur Trieste. J'ai été aux prises un instant avec des Messerschmitt 109. Je recommencerai demain, et il se peut que je sois abattu. Vous, vous savez pourquoi vous faites la guerre : il vous faut sauver votre pays. Mais je n'ai rien à voir avec vos problèmes d'Europe. Nos intérêts à nous se situent dans le Pacifique. Si donc j'accepte le risque d'être enterré ici, c'est, dans mon idée, pour vous rendre votre pays. Et je suis solidaire de tous les hommes. Mais quand mes compatriotes et moi nous vous aurons aidé à délivrer votre maison...nous aiderez-vous à votre tour dans le Pacifique ? »

Nous aurions embrassé ce jeune camarade ! Il avait besoin, à l'heure du danger, d'entendre confirmer par tous sa foi profonde en la solidarité des hommes ; Et certes je sais bien que la guerre est indivisible, et qu'une mission sur Trieste sert directement les intérêts américains dans le Pacifique. Mais il ignorait ces complications. Et, les risques de guerre, il les accepterait le lendemain « pour nous rendre notre maison ». Comment oublier un tel témoignage ? Comment ne serais-je pas ému aujourd'hui encore par ce souvenir ?

Voyez-vous, amis d'Amérique, il me semble que quelque chose de neuf est en formation sur notre planète. Les progrès matériels des temps modernes ont certes relié les hommes par une sorte de véritable système nerveux ; Les liaisons sont innombrables. Les communications sont instantanées. Nous sommes matériellement unis comme les cellules d'un même corps. Mais ce corps n'a point encore d'âme. Cet organisme n'a pas pris encore conscience de soi. La main ne se sait pas solidaire de l'œil. Et cependant c'est cette conscience d'une unité future qui tourmentait confusément ce jeune pilote de vingt ans, qui se préparait à travers lui...

Vos jeunes gens meurent dans une guerre qui pour la première fois dans l'histoire du monde est pour eux, malgré toutes ces horreurs, une confuse expérience d'amour. Ne les trahissez pas. Que ce soit eux qui dictent leur paix, le jour venu ! Que cette paix leur ressemble ! Cette guerre est noble, que leur foi en l'Esprit ennoblisse de même la paix...

Et moi je suis heureux parmi mes camarades de France, et parmi ceux-là. Après mes premières missions sur Lightning on avait découvert mon âge. Quarante-trois ans ! C'était un scandale. Vos règlements américains sont inhumains. On ne pilote pas à quarante-trois ans un avion rapide comme le Lightning. Les longues barbes blanches s'entortillent dans les commandes et provoquent des accidents. Durant quelques mois, j'ai donc chômé ...

Mais comment penser sur la France si l'on ne prend pas une part du risque ? Là-bas on souffre. On lutte durement pour survivre. On meurt Comment juger de quelque bureau de propagande ceux, même les pires, qui là-bas vivent le drame dans leur chair ? Et comment aimer les meilleurs ? Aimer c'est participer, c'est partager. Enfin j'ai dû au miracle une décision généreuse du général Eaker de voir tomber ma barbe blanche et j'ai retrouvé mon Lightning...

J'ai retrouvé Gavaille, celui-là même de *Flight to Arras* qui commande, dans votre groupe de reconnaissance, notre escadrille française. J'ai retrouvé aussi le Hochedé de *Flight to Arras*, celui dont je disais autrefois qu'il était le saint de la guerre et que la guerre, cette fois-ci, a tué sur Lightning. J'ai retrouvé tous ceux-là dont je disais que, sous le talon de l'envahisseur, ils étaient non des vaincus mais des graines enfouies dans le silence de la terre. Après le long hiver de l'armistice la graine a germé. Mon escadrille d'autrefois s'est de nouveau épanouie au jour comme un arbre. J'ai la joie de participer de nouveau à ces plongées de scaphandrier que sont les missions de haute altitude. On s'enfonce, dans les territoires interdits, habillé d'instruments barbares, environné d'un peuple de cadrans ? On respire au-dessus de sa propre patrie un oxygène fabriqué aux Etats-Unis. L'air de New-York dans le ciel de France, n'est-ce pas étonnant ? On pilote ce monstre léger qu'est le Lightning P 38 à bord duquel on a l'impression, non de se déplacer, mais de se découvrir présent partout à la fois sur un continent. On ramène des photographies qui passent sous l'analyse stéréoscopique comme des lamellesensemencées sous le microscope. Les interpréteurs photographes font un travail de bactériologues. Ils recherchent sur le corps de la France en danger, les traces du virus qui la dévore. Les fortins ennemis, les dépôts ennemis, les convois ennemis apparaissent sous la lentille comme des bacilles minuscules. On peut en mourir...

...Et puis la poignante méditation des heures de vol au-dessus de la France, si proche à la fois et si lointaine ! On en est séparé comme par des siècles ; Toutes les tendresses, tous les souvenirs, toutes les raisons de vivre sont là bien étalés à trente-cinq mille pieds sous les yeux, bien éclairés par le soleil, et cependant plus inaccessible que les trésors des pharaons sous la vitrine d'un musée...

Antoine de Saint-Exupéry